

## Chapitre I.3

### Un nécessaire approfondissement théorique

# *Chrétiens pour le socialisme* Quel christianisme ? Quel marxisme ?

Les 4 et 5 décembre derniers, à Paris, 250 camarades se sont retrouvés pour participer au Colloque « Chrétiens pour le Socialisme : quel Christianisme ? Quel Marxisme ? » C'est un succès d'autant plus net que des problèmes d'organisation avaient rendu plus difficiles l'annonce et la préparation de ce colloque. Il semble donc que les sujets proposés aient, incontestablement, répondu à une attente et recoupé la recherche actuelle de beaucoup, isolés et groupes.

Ceux qui avaient pris l'initiative de cette rencontre - et qui sont, en même temps, les premiers signataires du projet de « plateforme C. P. S. » publié dans un numéro récent de *la Lettre* (n° 218, octobre 1976) - avaient, en effet, choisi de consacrer l'essentiel des débats de ces deux jours à un travail d'approfondissement théorique. Non pour le vain plaisir de jouer avec des concepts, - encore moins avec le sombre propos de recréer, au profit de quelques clercs, le monopole du savoir et du pouvoir qui existe dans l'Eglise officielle, mais tout simplement avec la conviction que c'est au niveau théorique que se joue et se jouera de plus en plus la bataille engagée parmi les chrétiens. Le projet de Plateforme le disait : dans l'introduction, que nous reproduisons, **Jean Guichard** l'a répété. La pratique en donne une confirmation quotidienne. .

Bien entendu, cet approfondissement théorique, - notamment le projet de lecture matérialiste de l'Ecriture - ne va pas sans problèmes et sans risques. Le Colloque a, justement, mis l'accent sur deux d'entre eux. Le premier concerne la difficulté, qui n'est évidemment pas la même pour tous, - ouvrier ou intellectuel - de s'approprier les outils nécessaires au travail proposé. Mais l'issue, ici, n'est pas dans l'abandon du projet : elle est dans des initiatives, comme celle prise à Nantes, donnant la priorité à une avancée commune, même si elle doit être plus lente.

Le second risque concerne l'écart possible entre la réflexion théorique et la pratique quotidienne. **Lacan, Derrida, Greimas, Julia Kristeva** : quels rapports avec les combats de chaque jour ? C'est vrai. Mais si l'objectif reste clair : théorie inséparable de la pratique, faut-il, pour autant, condamner toute recherche qui n'a pas une utilité immédiate et évidente ? Le détour théorique ne peut-il être, parfois à terme, payant et efficace ? Le débat en tout cas a été engagé: il faudra le poursuivre.

Malgré ces difficultés, le bilan du colloque a été positif. Certes, il a permis une confrontation et une mise en commun plus qu'une avancée proprement dite. C'était inévitable. Reste que des pistes nouvelles ont été ouvertes et des éléments apportés qui doivent favoriser le développement de ce qui a été déjà entrepris et la création de nouveaux groupes, là où ils n'existent pas encore. La présence, en même temps, parmi nous, d'un ami comme **Jean Chesneaux**, l'un des animateurs du « Forum Histoire », manifestait la convergence de notre recherche avec d'autres, sur un champ plus vaste, mais d'un même esprit.

Nous n'avons, volontairement, consacré qu'une partie très réduite du colloque au débat C. P. S. proprement dit. Toutefois, au cours de la soirée du samedi, des camarades venus spécialement d'Italie, d'Espagne, du Portugal ou séjournant en France, ont donné une information très intéressante sur la situation de leurs pays respectifs et sur l'insertion des C. P. S. dans les batailles en cours 1). Les prochaines assemblées C. P. S. qui se tiendront en Italie et en Espagne auront une grande importance pour l'avenir du mouvement en Europe. Quant à la France, l'échange qui a eu lieu à la fin de l'assemblée, sur la confrontation des deux plateformes proposées et sur les problèmes tactiques et stratégiques, a été nécessairement bref mais utile. Il sera, éventuellement, prolongé par une autre assemblée qui pourrait se tenir en février ou mars 1977. Pour la préparer et rassembler les informations nécessaires, un

secrétariat provisoire a été constitué par les premiers groupes signataires du texte « Pour une Plateforme sans ambiguïté ». En voici l'adresse : « C.P.S. - Lettre, 68 rue de Babylone, 75007 Paris. Bien entendu, ce secrétariat est ouvert à tous ceux qui, d'accord sur l'orientation proposée, sont intéressés par le lancement éventuel des C. P. S. en France.

J.C. (Jacques Chatagner).

## Intervention de Jean Guichard

Je vais donc introduire les travaux de ce colloque. Un colloque, ça consiste à parler ensemble, mais l'habitude - ou la nécessité - veut que ça commence par un monologue ... Ce que je voudrais faire simplement, c'est essayer d'expliquer ce qu'on a voulu faire en centrant un jour et demi de débats sur des problèmes apparemment très théoriques. Si j'en crois certaines réactions, – en discutant dans les couloirs avec des amis –, ces débats théoriques peuvent apparaître à certains comme loin des problèmes pratiques et politiques et des luttes militantes qu'ils ont à régler. Alors, en introduction, il faudrait chercher en quoi cette optique, que nous avons choisie, nous paraît déterminante pour l'avancée des luttes politiques et militantes. Il faudrait expliquer pourquoi ce travail théorique apparaît aujourd'hui non pas comme la nécessité d'un groupe d'intellectuels, de journalistes oisifs qui auraient des exposés à caser ou de profs qui auraient eu des conférences refoulées, mais bien comme un besoin qui naît au coeur de la lutte. C'est pourquoi les travaux seront poursuivis à Lyon, à Nantes, etc. La structure même de notre colloque confirmera cette exigence de pratique.

### Une nécessité politique : la lutte idéologique

Je pars d'une histoire qui m'est venue de mes relents de culture italienne : c'est la façon dont Dante écrit la *Divine Comédie*. Cette comédie, on l'a appelée comédie, parce que c'est une histoire qui finit bien. Ce qui n'a pas empêché un censeur de l'époque de Marx d'interdire la traduction de cette œuvre en Prusse, parce que, disait-il, il ne faut pas parler de façon comique des choses divines. Qu'est-ce qu'il fait dans cette divine comédie ? Eh bien, il se trouve, dit-il au début, au milieu du chemin de sa vie, perdu dans une forêt obscure car il avait perdu la voie droite, le droit chemin. Il est au pied d'une colline, perdu dans une forêt au fond de la vallée ; en haut de la colline, il voit briller le soleil. Alors il essaie de s'en sortir. Il est arrêté par trois bêtes redoutables : un lion, un guépard et une louve qui l'empêchent de monter à la cime de la colline, là où il y a le soleil ! Et vient l'aider Virgile (envoyé, bien sûr, par une femme bienfaisante), qui va lui faire faire tout un voyage dans l'enfer, le purgatoire et d'autres suivront pour le paradis, avant d'atteindre la vision du soleil. Que se passe-t-il dans ce voyage ? Eh bien Dante reprend contact avec tout son passé : le passé de sa famille, le passé de sa ville, le passé de ses luttes politiques. Il reprend contact avec toutes les théories philosophiques, politiques et avec toutes les luttes auxquelles il avait été mêlé et auxquelles ses ancêtres avaient été mêlés avant lui. Et en somme ce voyage à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis, c'est-à-dire cette réappropriation de tout son passé historique, politique, intellectuel, philosophique, théologique, etc. est une nécessité pour qu'il puisse atteindre son objectif. Et tout au long de son voyage, en particulier en enfer, il est arrêté par des diables affreux qui veulent l'empêcher précisément de retrouver ce passé, de se le réapproprier et de comprendre de quoi il s'agissait, pour pouvoir aller plus loin, vers son objectif.

Cette histoire me paraît assez significative de notre position. Il est bien évident que le soleil qui brille en haut de la colline est le pur soleil du socialisme auquel nous visons ; que nous sommes peut-être encore perdus dans une forêt obscure, - est-ce au milieu du chemin de notre route vers le socialisme ? est-ce avant ? est-ce après ? je ne sais pas. Mais il est certain aussi que sur la voie directe qui mènerait au socialisme nous rencontrons des bêtes horribles et immédiatement identifiables : le lion, appelez-le comme vous voudrez ; appelez-le ... Chirac par exemple. La louve ? Ponia, si vous voulez, (moi j'ai quelque faible pour Lecanuet et pour ce genre de bête, mais c'est tout subjectif). Vous pouvez voir qui sont les trois bêtes sur la voie directe. Je crois qu'au-delà de ces bêtes immédiatement identifiables, tous, dans nos luttes militantes, nous rencontrons tous ces diables, qui cherchent, au long du chemin à nous interdire la réappropriation de notre passé, la réappropriation d'une culture qui a été et qui est systématiquement niée et tuée, et qui nous laissent désarmés devant nos adversaires de classe. Cette histoire de Dante situe très exactement notre problème.

Au fond, dans toute la tradition du mouvement ouvrier et du mouvement socialiste, est apparue très clairement, pour des raisons immédiatement compréhensibles, la nécessité de la lutte de type syndical, de la lutte de type politique et économique. Il est souvent apparu de façon beaucoup moins claire - et ça a été traditionnellement un enjeu de lutte dans le mouvement socialiste -, que très souvent des luttes économiques et politiques étaient arrêtées dans leur mouvement, bloquées et finalement réintégrées dans le système social qu'elles visaient à transformer ou à détruire, tout simplement parce que l'adversaire s'était logé aussi ailleurs, à savoir dans le cerveau même des travailleurs, dans leur conscience même. Et c'est à partir de là que l'idée même de pousser plus loin un certain nombre de conquêtes sociales et politiques, un certain nombre de luttes révolutionnaires apparaissait bloquée. Je crois que, maintenant, du fait même de l'évolution des luttes politiques, on atteint aussi ce niveau de conscience qu'il n'y a pas d'avancée de lutte sans qu'une bagarre soit menée, aussi et en même temps, sur le terrain de la conscience ou des formes de conscience dans lesquelles les travailleurs sont moulés depuis leur première éducation familiale, scolaire, puis militaire et - j'y insisterai plus tout à l'heure - religieuse. Autrement dit, la conscience vient maintenant de façon, très claire, qu'au-delà même des trois bêtes auxquelles on se heurte immédiatement, il faut tout au long du chemin et de façon permanente, engager la lutte contre ces diables. Sinon cette réappropriation - qui est une des conditions de l'arrivée au but - devient impossible. Et je rappelle simplement que, dans des pays voisins des nôtres, c'est là un enjeu qui est saisi depuis très longtemps. Et pas seulement au niveau des intellectuels, mais également au niveau des travailleurs. Il serait intéressant, en particulier, d'évoquer tout le travail qui est fait dans une ville comme Turin, sur les plans idéologiques et culturels autour du syndicat unifié des travailleurs de la métallurgie. La conscience y est très claire maintenant que, sans ce travail culturel, il n'y a pas de possibilités de pousser plus loin les luttes syndicales. Ce thème de recherche est né plus particulièrement dans la culture italienne. Ce n'est peut-être pas étranger au fait de l'implantation de la culture religieuse dans ce pays, mais c'est une conscience qui est née là-bas depuis longtemps. Je rappelle ce que disait Gramsci là dessus : « *Si nous ne savons pas d'où nous venons, il est impossible de comprendre où nous allons* ». Toute une partie de son travail théorique a été orientée sur ces problèmes : D'où venons-nous ? Quelle est notre histoire ? Inversement, un des grands conseils politiques de Machiavel, très bien suivi par toutes les bourgeoisies nationales, a toujours été : « *Efface, dans la tête des habitants des pays que tu veux conquérir, toute trace de la culture antérieure, toute trace de leur passé ; c'est une condition indispensable pour que tu puisses les dominer* ». Dans la pratique de la conquête coloniale, c'est un précepte que nous avons su souvent très remarquablement appliquer. Alors voilà un peu l'enjeu qui est à la base de l'organisation de cette rencontre : essayer de faire avancer un certain nombre de questions touchant d'une part à la réappropriation de notre propre histoire, d'autre part aux modes de lecture des textes qui sont considérés comme fondant cette histoire, et, enfin j'en dirai deux mots plus précis tout à l'heure, des questions de symboles, de langages symboliques et plus spécialement de liturgie. Retrouver la face cachée de notre histoire

En ce qui concerne les chrétiens, se pose d'abord un problème d'histoire, identique à celui que rencontrent tous les travailleurs des pays capitalistes. Les travailleurs apprennent à l'école l'histoire de France, histoire unique à l'intérieur de laquelle ils intériorisent la conscience qu'ils font partie du même groupe social et de la même nation ; qu'ils ont les mêmes intérêts que ceux dont on raconte l'histoire et qui est avant tout l'histoire des rois à une certaine époque et, de façon générale, l'histoire des classes dominantes. Dans cette histoire, les travailleurs n'ont pas de place, non plus que les paysans. Ce qui apparaît, c'est que lorsqu'ils n'ont plus de place dans leur propre histoire et dans leur propre conscience, eh bien, ils sont beaucoup plus paralysés, quand il s'agit de prendre conscience de leur identité, de leurs intérêts et des luttes qu'ils ont à mener.

Dario Fo, l'acteur italien qui s'est un peu spécialisé sur ces questions et qui fait du théâtre à partir de ça, raconte qu'un jour, il était à Lucques où il y avait une grève des ouvriers du textile. Et des intellectuels de Lucques travaillaient avec les ouvriers du textile en grève. Et pour essayer de leur redonner des motivations plus profondes, ils leur avaient raconté les luttes qui avaient été menées traditionnellement dans l'industrie textile anglaise. Et Dario Fo raconte que, dans ce type de débats où les ouvriers de Lucques étaient un peu perdus, car c'étaient pour eux des débats abstraits, il a été étonné de constater que ces jeunes intellectuels révolutionnaires ignoraient complètement que, dans toute la période de la Renaissance, il y avait eu des luttes extrêmement dures et qui avaient débouché souvent sur des conquêtes très importantes. Mais personne ne le savait. Alors ils leur parlaient des ouvriers de l'industrie textile anglaise. Ce qui pour eux était parfaitement abstrait. Et Fo raconte que, quand il est intervenu pour dire : « *Mais vous avez ici une tradition de luttes dans vos propres familles, dans votre propre ville* », ça a beaucoup intéressé les travailleurs de l'industrie textile parce que, disait-il, ils prenaient, à travers ça, une dimension historique. Ils se rattachaient à quelque chose qui avait existé avant eux et à un courage de lutter qui s'était déjà manifesté avant eux et avait conduit à des succès de leur propre classe.

Il y aura toute une partie de notre travail qui sera consacré aux problèmes d'histoire, mais plus particulièrement centrée sur les questions d'histoire de l'Église. Car je crois que pour les chrétiens, c'est le même problème : On leur a écrit une histoire de l'Église qui est en gros - si je voulais systématiser -, l'histoire des couches sociales dominantes dans cette église. C'était plus souvent l'histoire des papes que l'histoire des travailleurs et des paysans chrétiens. Ceux-là, on les retrouve souvent, mais dans l'histoire des hérésies. Car, en

même temps qu'ils combattaient un pouvoir politique, dans le contexte du Moyen-âge ou de la Renaissance, ils combattaient nécessairement un pouvoir religieux qui lui était lié. Ils étaient déclarés en même temps politiquement subversifs et religieusement hérétiques. Toute l'histoire de l'Europe « chrétienne » a été marquée par ces luttes de classes qui se sont déroulées tout au long de l'histoire de l'institution ecclésiale. Les couches dominantes dans l'Eglise, qui étaient en même temps les couches dominantes dans la société, ont condamné purement et simplement et ont écarté de l'histoire qui est racontée toutes ces luttes de classes.

Je crois qu'à l'échelle d'un peuple, aussi bien qu'à l'échelle des chrétiens, il y a un problème de réappropriation de leur propre histoire sur d'autres bases que celles servant à raconter l'histoire unique de France, l'histoire unique de l'Eglise. Alors, d'autres réalités apparaissent, d'autres perspectives de luttes, d'autres alternatives et je crois que c'est très important, ça serait une première piste de travail pour demain.

### **Lecture matérialiste des textes bibliques**

Il y en a une deuxième qui nous est apparue tout aussi nécessaire : c'est de faire le point sur ce qu'on appelle aujourd'hui les lectures matérialistes de la tradition chrétienne : c'est une expression qui a fait fortune, depuis le bouquin de Fernando Belo. Il n'y a pas de doutes que, depuis, on fait des lectures matérialistes : à Lyon on a fait une lecture matérialiste de la *Genèse*, on est en train d'amorcer une lecture matérialiste du *Cantique des Cantiques* ... Il est certain que ça a ouvert une brèche fondamentale dans la façon de lire les textes. Mais après plusieurs années de pratique de lectures matérialistes, il nous semblait important de faire le point, de savoir ce qui était en cause, quelles difficultés cela représentait, comment on pouvait aller plus loin, comment on pouvait relancer un travail qui ne soit plus le fait de quelques groupes seulement. Là aussi, il y a un enjeu politique.

Il n'y a pas de doutes que dans le fonctionnement de l'Institution ecclésiale, des institutions ecclésiales et du discours religieux, circule l'a-priori que les textes bibliques, ou les textes de la tradition sont immédiatement lisibles. Il y a des évidences de foi : il y a Dieu, il y a Jésus, il y a des tas de trucs, il y a le dogme ... Tout ça est présenté comme évident. Et on trouve à ce niveau le même problème qu'on trouve dans le discours libéral, politique ou économique. Il y a des évidences qui fondent le discours et ne sont jamais discutées. Il y a des choses évidentes dans le discours, sans que ne soit jamais mis au clair ce qui les sous-tend. Dans le discours politique libéral, c'est l'existence d'une nature humaine par exemple ! Comme dit Giscard, « *la misère est inscrite dans les fibres de l'espèce humaine et rien ne pourra l'en enlever : on peut tout au plus la soulager un petit peu* ». C'est un phénomène naturel, ça ne se discute pas ... C'est dans la nature. Il y a des tas de choses qui sont dans la nature : l'existence même de Giscard comme président de la République, à la limite, est dans la nature.